
Temps critiques

POUR ET AUTOUR
DE SANTE NOTARNICOLA
(1938-2021)

MARS 2021

Temps critiques

site : <http://tempscritiques.free.fr/>
blog : <http://blog.tempscritiques.net/>

Correspondance postale

Revue *Temps critiques*

11, rue Chavanne

69001 LYON

Correspondance électronique

tempscritiques@free.fr

Abonnement

Écrire en précisant votre nom, prénom et adresse complète.

Pour 2 numéros (y compris suppléments et hors-séries)

- abonnement simple : 15 € (port compris)
- abonnement de soutien : à partir de 35 € + *Interventions*
- le numéro 19 seul, 10 € port compris

Chèque à l'ordre de Jacques Wajnsztein

11, rue Chavanne / 69001 Lyon

S ANTE EST DÉCÉDÉ LE 22 MARS 2021 SUITE À UNE INFECTION POST-Covid. Son livre *l'Evasione impossibile* dans ses premières éditions, Feltrinelli pour l'Italie en 1972 et les Éditions d'en bas pour une version francophone en 1977 sous le titre *La révolte à perpétuité*, nous avait bouleversés, mais les retombées en France furent minces pour plusieurs raisons. La composition sociale des prisons s'avérait fort différente entre les deux pays, alors pourtant qu'ils formaient l'épicentre de la plus récente tentative d'insubordination prolétarienne, tout en n'étant pas limités par cette stricte dimension puisqu'elle revêtait déjà des caractères de ce qu'on pourrait appeler une révolution à titre humain. En effet, en France, la plupart des participants à Mai 68 échappèrent à la prison ou, quand ils furent arrêtés pour des faits de droit commun, ne se déclarèrent pas prisonniers politiques (cf. le procès de la « bande des Tables Claudiennes » à Lyon où le procès de Raton et Munch, « trimards » accusés d'avoir conduit le camion qui aurait tué le commissaire Lacroix à Lyon le 24 mai sur le pont Lafayette). D'une façon générale, au début des années soixante-dix, la question du banditisme social ne se pose pas en France. Les maoïstes de la Gauche prolétarienne ou les trotskystes de la JCR arrêtés sont des militants politiques qui se revendiquent comme tels et même dans le milieu issu de « l'ultra gauche » les positions sont peu claires comme on a pu le voir au moment du soutien (ou non) au MIL de Puig Antich et de ses camarades. Pendant que certains soutenaient une défense nécessairement politique, quelle que soit la position qu'on puisse avoir vis-à-vis de la lutte armée, et publiaient une brochure¹ pour l'expliquer,

1 – Cf. « La guerre civile en Espagne, 1973 : Violence et mouvement social », in *Le mouvement communiste (MC)*, n° 6, octobre 1973, p. 5-19 et la réponse en question : *L'antifascisme dans un verre d'eau de Vichy*, Ajax, Bériou, Brisset,

d'autres, plus que réservés, tenaient le discours comme quoi il n'y avait pas plus de raison de les défendre eux particulièrement plus que les autres prisonniers (de « droit commun ») condamnés tout aussi lourdement. En France les luttes dans les prisons et particulièrement sur les QHS virent bien émerger quelques figures (Charly Bauer, Jacques Lessage de La Haye, Roger Knobelspiess), mais ces dernières restèrent quelque peu isolées. Malgré des révoltes sporadiques, la formation du CAP et l'action d'individus comme Serge Livrozet, elles ne prirent pas une dimension véritablement collective. Et ainsi elles sont restées tributaires de la résonance que leur donnaient des « avant-gardes externes », pour parler comme les Italiens, plus ou moins spécialisées sur la question des prisons. Pendant ce temps, il en était tout autrement en Italie avec l'entrée incessante dans les prisons de protagonistes d'une insubordination de plus en plus criminalisée, qu'elle provienne des jeunes ouvriers ou étudiants ou encore des *emarginati* et autres *disoccupati*. Cela produisait un brassage et une nouvelle composition sociale de la prison qui posait concrètement et non pas simplement sur le plan des principes, la caducité de la distinction entre prisonniers politiques et prisonniers de droit commun. Par là même, elle offrait la possibilité d'une lutte autonome dans les prisons venant s'insérer dans le mouvement plus large de « l'autonomie italienne », en lien avec elle donc, mais sans que le sens du lien soit univoque. Sante en fut une des expressions, les NAP une autre. C'est de cette expérience que nous avons essayé de rendre compte ici en quatre fragments dans cet hommage à une figure marquante des luttes de l'époque.

JW

Cicero, Will. Puis en nouveau contrepoint, celui de Jacques Barrot de 1974 « Violence et solidarité révolutionnaires. Le procès des communistes de Barcelone » dans la ligne de celui du MC.

LA RÉVOLTE À PERPÉTUITÉ :

PRÉSENTATION

Outre l'intérêt intrinsèque de l'expérience prolétarienne et révolutionnaire racontée par Sante Notarnicola, c'est sans doute la première fois qu'était posée concrètement l'indistinction entre prisonniers de droit commun et prisonniers politiques qui allait imprégner les vingt années qui suivent en Italie. Était questionnée aussi la question de ce que Marx appelait le *lumpenprolétariat*, mais qui, dans les années 1950-1960 en Europe, relevait plutôt d'un sous-prolétariat auquel il n'y avait aucune raison d'appliquer le vocable méprisant de Marx. Le *lumpen* principalement composé au XIX^e siècle de ceux qui, individuellement, ne voulaient pas devenir prolétaires, avait en effet laissé place au siècle suivant à la masse de ceux qui ne pouvaient éviter de « tomber » massivement dans le prolétariat. Ce fut par exemple le cas des immigrés de l'intérieur et particulièrement ceux du sud de l'Italie, dont Notarnicola (né près de Tarente, dans les Pouilles) était un exemple parmi d'autres. Sante se mêle très tôt à la vie turinoise contrairement à certains Méridionaux fonctionnant en vase clos. Il y écrit ses premières poésies : *Aujourd'hui l'été s'en est allé ; des douces couleurs seul demeure le jaune violent des feuilles moribondes. Tu t'en es allé avec l'été et je suis resté seul à compter les feuilles qui tombent.*

Il vit ensuite la vie des militants ouvriers de base sans formation particulière autre que trois livres de littérature imposés, dont *Le talon de fer* de Jack London et *Histoire du parti bolchévique de l'URSS* de Staline. Aucun écrit de Marx, mais une formation forgée dans les réunions et discussions. C'est là que naît son amertume par rapport aux fonctionnaires du Parti sans rapport à la base, mais sans qu'aucune alternative ne lui apparaisse. Clairement, la révolution était remise à plus tard et même la lutte quotidienne contre les fascistes était mise sous le bois-

seau. Fonder un autre parti à la fin des années cinquante apparaissait impossible, restaient les actions exemplaires de résistance en référence à Cafiero (« La plus grande infamie est l'inaction » (p. 61) et sur le modèle des GAP (groupes d'action patriotique) de la Résistance (Danilo, l'un des membres du groupe y avait participé). Un petit groupe s'est formé à Turin qui entre peu ou prou dans la clandestinité et se procure des armes rudimentaires. La haine contre les gardiens de la Fiat cristallise la haine de classe de l'époque et l'usine devient la cible. Les actions à venir constituant les prémises de la future lutte armée, mais pour Piero Cavallero, autre membre du groupe, il s'agissait dans l'immédiat de produire « l'éclat du défi » (*op. cit.*, p. 68). Dès la première attaque (le 15 mai 1959) pour s'emparer de la paye du tour de nuit, les journalistes et politologues notent un changement stratégique avec ce qu'ils appellent la naissance d'un banditisme social, d'une guérilla nouvelle. L'action avait aussi produit un choc, aussi bien parmi les camarades qui s'y opposaient — pour le parti communiste italien et les syndicats qui ont participé aux gouvernements d'unité nationale dès la Libération, il n'était pas question de tolérer des comportements qu'on dirait aujourd'hui inappropriés —, que parmi ceux qui étaient convaincus de son bien-fondé.

La révolte de Piazza Statuto en juillet 1962 va produire un deuxième coup de semonce d'une tout autre ampleur. Elle voit l'affrontement violent entre ouvriers et policiers d'une part et ouvriers et syndicats d'autre part (un local de l'UIL, l'équivalent de FO est attaqué). Toute la gauche traite alors de fascistes les manifestants. Pour Notarnicola, la désillusion est telle que s'impose à nouveau le passage à l'action individuelle. Ce ne sera plus la Fiat l'objectif principal, mais les banques qui « sont le symbole du capitalisme financier, des monstres anonymes et puissants » (p. 102). Mais peu à peu le groupe s'effrite du fait de motivations très différentes entre ceux qui, finalement, à travers les *hold-up* veulent faire de l'argent et ceux pour qui ce n'est qu'un moyen de financement pour s'organiser politiquement. Et même cette dernière

motivation va avoir tendance à se perdre en route quand, pendant les quatre années suivantes, ce fut « cette activité frénétique et illégale qui nous fit perdre à tous le projet initial, qui nous amena petit à petit à tout réduire à un défi mortel entre la police et nous, qui nous poussa dans une clandestinité confinant à la paranoïa et nous détacha des amis et de nos camarades » (p. 112). Après une énième attaque de banque (la vingt-troisième) à Milan en 1967, les membres du groupe sont arrêtés. Après quelques mois de prison Sante participe à sa première mutinerie au son de « À bas les codes fascistes » (le code Rocco) et est aussitôt désigné comme délégué par les mutins pour discuter avec l'administration. Le modèle est l'unité ouvrière qu'il propose d'appliquer pour les prisons en reprenant *Bandiera Rossa*. C'est à ce moment qu'il rencontre Riccardo d'Este, ancien de *Classe operaia*, puis de *Ludd* et *Comontismo*², Eddy Ginosà libertaire à la fois proche des situationnistes et de la revue *Invariance* et Andrea Valcarengi qui allait fonder la revue underground *Re Nudo*. Avec l'automne chaud et les nombreux emprisonnements qui s'ensuivent se pose concrètement la question de la distinction politiques/droits communs or devant un gouvernement qui, en 1970, décide l'amnistie pour les politiques, les droits communs de plusieurs prisons se lancent dans des mouvements de grève de la faim et tout à trac se déclarent « prisonniers politiques » puisque l'État et l'administration pénitentiaire ne veulent pas céder. « Le mouvement des prisons était en train de naître » (p. 163). Les liens se tissent avec Lotta Continua qui commence, à l'époque, son travail spécifique sur les « damnés de la terre ». Le mot d'ordre est aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur : « On ne change pas la prison, on la détruit » (p. 176). Un slogan qui inspirera aussi les Noyaux armés prolétariens (NAP) actifs à partir de 1974.

Les élections de 1972 approchant, une initiative politique est prise pour une campagne pour le droit de vote en prison. Elle provoque la critique

2 – ... et enfin de *Temps critiques* dans les années 90 jusqu'à son décès.

de certains groupes des « avant-gardes externes³ », mais son sens était à la fois symbolique et pragmatique en tant que soutien à Pietro Valpreda alors détenu et qui se présentait sur les listes du parti radical.

À son procès en appel, il resitue son parcours dans une sorte d'autocritique : « Pour ma part je me suis rebellé contre cet état de choses dès l'âge de quatorze ans. À un certain moment de mon existence, quand j'ai accepté de faire le bandit, j'ai donné à cette rébellion une forme erronée, j'ai confondu lutte révolutionnaire et révolte individuelle en faisant ainsi le jeu de la classe dominante à qui appartient la logique de la violence et de l'oppression... » (p. 188). C'est cette « révolte à perpétuité » qu'il faut retenir, par delà ce retour à une certaine orthodoxie militante, l'absence de critique de la Chine quand, à son procès en appel, Sante énonce qu'il n'y a que cinq cents prisonniers en Chine maoïste ou encore quand il fait référence de façon laudative au *Que faire* de Lénine dans son texte sur les « damnés de la terre ».

JW

3 – Dans sa lettre du 8 avril 1972 de la prison de Lecce (*op. cit.*, p. 200-205), Notarnicola répond à un camarade de ces groupes externes où il exprime la nécessité d'une organisation autonome des prisonniers, alors que dans sa lettre du 5 février 1972 du pénitencier de Noto au journal *Il Manifesto*, il insista plutôt, par principe, sur l'unité de classe par le fait que la majorité des prisonniers font partie de la classe des prolétaires.

UN LIVRE INDISPENSABLE⁴

Ce livre de Sante Notarnicola est paru en 1972 édité par Gian Giacomo Feltrinelli. Cette année-là, l'un a explosé accroché à un pylône, l'autre était en prison depuis 1967.

Ce livre est encore une narration, mais déjà un document d'histoire.

Il commence dans les années cinquante et se termine dans les années soixante-dix, celles qui ont longtemps été ignorées, contournées par l'histoire officielle et réticente. Les années soixante-dix correspondent à la tête des tempêtes que les navires contournent en les tenant à distance. Réduites à l'actualité criminelle, ce furent des années politiques où la parole politique venait d'en bas et avait de la dignité. Aujourd'hui, cette histoire tue est recouverte dans la mémoire publique par la musique légère, par Battisti, Celentano et le chanteur de la compagnie. Les années soixante-dix ? Celles du garçon de la via Gluck⁵. En ces années de rébellion, nous ne vivions pas dans la Via Gluck, ni parmi les blocs d'immeubles et les garçons de la Via Paal⁶. Nous étions dans une Italie qui publiait des livres de révolutionnaires prisonniers, des librairies qui les distribuaient et aucune critique dans les pages culturelles ni interviews de l'auteur emprisonné. La nouvelle passait directement par le bouche-à-oreille, rapidement au travers des cortèges sur-

4 – Introduction d'Erri de Luca à la seconde édition de *L'Evasione impossibile*, Odradek, 2005 [NDT].

5 – *Il ragazzo della via Gluck* est une chanson d'Adriano Celentano, parue en 1966 et écoutée en boucle par une bonne partie de la jeunesse italienne de l'époque. Pour situer, l'adaptation française est due à Françoise Hardy avec comme titre *La maison où j'ai grandi* [NDT].

6 – *Les Garçons de la rue Paul* (*I ragazzi della via Paal*), roman magyar de Ferenc Molnár (François Molnár) et film éponyme de Zoltán Fábri (sorti en 1969), tous deux adressés à la jeunesse [NDT].

chauffés, des assemblées tenues au milieu du temps officiel pour l'arrêter, dans une école, au milieu d'un atelier, sur un chantier. Le cri : « Assemblée, Assemblée » arrêtaient les horloges. Les secondes, les minutes, l'heure entière se détachaient du cadran par leur propre poids, c'était le temps hors du compte, le temps inventé, libre de déborder au-delà du temps.

Dans les bistrotts, dans les tramways, on échangeait des nouvelles fraîches, non seulement des arrestations et des libérations, mais aussi des sorties de livres. *L'évasion impossible* passait de main en main, démontrant qu'il était possible de faire sortir des livres et des histoires des cages. Il coûtait deux mille liras, un prix élevé, l'année même où le quotidien *Lotta Continua* sortait au prix de cinquante liras. Feltrinelli savait faire des affaires, mais parallèlement il diffusait une littérature politique urgente pour cette jeunesse sortie de ses gonds et des rangs.

Sante écrivait dans sa cinquième année derrière les barreaux. 68, il l'avait entendu derrière et à l'intérieur des murs de l'isolement. Mais même dans le vide de la réclusion, le vacarme lui parvenait. Aucun mur n'était suffisant pour assourdir 68. La fureur rebelle que Sante, né en 38, avait attendue tout au long de sa jeunesse communiste et turinoise, qui était apparue en flash de magnésium, en noir et blanc, dans les révoltes de Gênes en 60 et de Turin en 62, était finalement arrivée et se propageait. Elle grandissait sans parti et sans syndicat, il n'y avait pas d'intermédiaires entre elle et tous les pouvoirs établis.

Ce n'était pas seulement l'Italie. C'est venu des quatre vents, de l'orient asiatique de l'Indochine qui a pu battre et renvoyer chez eux les soldats habituels, venus là pour protéger les intérêts occidentaux ; des Black Panthers qui mordaient le racisme de la société américaine ; d'Amérique du Sud qui a appris et enseigné la petite guerre, la guérilla ; de l'Afrique qui secouait des siècles de colonies ; d'Irlande avec son Ulster écrasé par l'armée anglaise.

Les quatre vents soufflaient la tempête. Sante les a écoutés de la part des camarades qui sont entrés par vagues, pour peupler les prisons et changer la donne dans les rangs des prisonniers. Des jeunes bien éduqués sont venus avec des livres et les ont lus à haute voix pour ceux qui n'avaient pas eu d'école. Une autre jeunesse remplissait à nouveau de causes politiques les cellules des préfectures de police, les couloirs des pénitenciers.

C'est ainsi que sont reparties, par rebond et contagion, les révoltes même aux endroits les plus écrasés et les plus humiliés de la chaîne de commandement. Là, au dernier degré, au-dessous du niveau de la rue et de l'éducation, là, la fraternité se pratiquait horizontalement, prête à tous les sacrifices. À l'époque, on l'appelait communisme, il avait une histoire de révolutions et de défaites, et était le premier mot politique né au xx^e siècle. Il venait d'un manifeste du siècle précédent, mais c'était l'émergence du siècle suivant. Si l'on enlève la queue et la tête, le communisme, comme lorsqu'on distille l'eau-de-vie pour ne garder que le cœur, reste la plus ancienne ressource de l'humanité : la fraternité. Sans prévenir, elle s'est plantée là, dans les prisons, sous la répression la plus féroce, parmi ceux que l'on donne pour morts parce que divisés et vaincus. La révolte des prisons est une page distincte de cette période de luttes révolutionnaires en Italie dans la troisième partie du vingtième siècle. Cette révolte arrache et obtient des choses. L'Italie de l'extérieur fait quelque chose, change les règles, la réforme de la peine. De même qu'il est possible de faire pression pour une réforme du service militaire, de même des victoires dans les usines émergent avec le samedi férié, la réduction à huit heures dont une demi-heure de cantine, de meilleures conditions sanitaires dans les établissements.

Une jeunesse révolutionnaire a produit des réformes payant en détention un prix qui aurait été raisonnable si elles avaient été extorquées à une tyrannie, mais exorbitant en démocratie. L'Italie de la plus belle Charte constitutionnelle, la gardait accrochée au mur à côté du crucifix et ne permettait ni à l'une ni à l'autre d'en descendre. Trente ans d'un

parti unique aux commandes⁷ avaient transformé la statue de la démocratie en statue de sel. Les jeunes révolutionnaires de l'époque se sont mis à écraser leur record d'emprisonnement politique. Ils avaient cessé de demander. Leur intransigeance s'est heurtée à toutes les autorités, les a affaiblies, les a obligé à conclure des pactes qui ont ensuite été signés par les partis sociaux-démocrates siégeant au Parlement.

Sante raconte. Sa voix est libre des défenses d'office, c'était un révolutionnaire sans parti. Il a rencontré Lotta Continua, les Brigades rouges, mais est resté Sante, un compagnon à part. Sa voix de l'époque ne porte aucune trace de cette dose de volonté de puissance qui se cache dans toute forme organisée. Un jour, il est le représentant d'une mutinerie carcérale, le lendemain, il est à nouveau submergé par les repréailles, le réduit à zéro que les autorités déplacent sans cesse. Les trous, les fossés, les catacombes criminelles de notre pays, il les a tous traversés, vagabond aux fers entre barreaux et escortes. La voix de Sante conserve l'honnêteté de ceux qui ne se sont jamais retrouvés à devoir défendre leur propre sigle, un éclat, quand ça dérapait, il s'arrachait. Aujourd'hui, il est quelqu'un qui a payé sa dette criminelle. En tant que tel, il est un citoyen rare, qui ne doit rien à l'État. Dans un pays d'évadés fiscaux et de tricheurs réglementaires, il est la figure du débiteur qui paie sa facture jusqu'au dernier centime des jours. D'autres personnes de cette génération ont payé et paient jusqu'à l'outrance la facture pour nous tous de cet âge politique. Ce sont eux qui ont été les derniers à se lever de table en courant, ce sont eux qui ont été rattrapés par l'aubergiste, complètement rincés jusqu'à la vieillesse. Qui veut connaître l'Italie du xx^e siècle doit feuilleter les années soixante-dix. Ce livre est indispensable sur cette étagère-là.

Erri De Luca,

[traduction EP pour *Temps critiques*]

7 – Le parti de la Démocratie chrétienne (DC) [NDT].

LES DAMNÉS DE LA TERRE ET LA RÉVOLTE DES PRISONS⁸

Camarades, permettez-moi avec les débuts de ces travaux d'envoyer notre salut aux camarades emprisonnés. Aux camarades exilés, spécialement ceux pour lesquels l'exil est difficile, notre salut va aux exilés qui ne jouissent pas de faveurs particulières, soit parce qu'ils manquent d'outils et de moyens personnels, ou bien parce que leur cohérence politique les placent dans un réseau chargé de méfiance et de contrôle qui les contraignent à une vie de marginaux.

Et rappelant l'exil de beaucoup, un souvenir plein d'émotion va au camarade avocat Sergio Spazzali qui a donné beaucoup aux prisonniers et n'a rien eu en retour, sinon l'affection et l'estime de beaucoup de révolutionnaires. Sergio est allé augmenter la liste de ces camarades qui ont tout donné, absolument tout...

Aux camarades toujours emprisonnés actuellement, outre notre salut nous tenons à dire que durant ce travail, nous poserons au centre la question de leur libération.

Nous voulons développer une action politique d'une ample portée pour dépasser la fragmentation des initiatives qui ont caractérisé ces deux dernières années.

8 – Actes du Colloque de Bologne des 12 & 13 mars 1994 « Années 70, années 90. Qui n'a pas de mémoire n'a pas de futur » organisé par le Centre de documentation Francesco Lorusso, publié in *Vis-à-Vis*, n° 3, 1995. [Atti del Convegno di Bologna del 12-13 marzo 1994 “Anni '70 – anni '90 – Chi non ha memoria non ha futuro” a cura del Centro di Documentazione Francesco Lorusso pubblicata sulla rivista *Vis-à-Vis*, n.3, 1995.] [NDT]

C'est à nous, dehors, de faire en sorte que soient dépassés les obstacles qui empêchent aussi sur ce terrain délicat, un apport unitaire du mouvement. Nous espérons qu'il sortira quelque chose de ce colloque.

Les obstacles sont de diverses natures, quelques-uns liés à de vieux travaux aujourd'hui très dépassables, étant donné le temps écoulé (je me réfère aux divisions des années 70 qui ont caractérisé la vie du mouvement révolutionnaire). D'autres obstacles, à l'inverse, sont actuels et pour cela plus dangereux. Par rapport à ces derniers, le maximum de clarté doit être fait, pour donner des instruments aux camarades mouillés envers lesquels nous sentons le poids de notre responsabilité, qui vient du poids de notre histoire. Nous voulons aussi rappeler aux « oubliés » quelle pesante responsabilité politique et humaine ils assument en termes de révision historique, omettant, minimisant ou même théorisant des choix déshonorants sur le plan personnel et politique. Des choix et des comportements qui ont pesé beaucoup dans les années qui ont suivi et qui ont empêché la reprise du mouvement, tout ce qui a échoué sur les décombres de la rupture de la solidarité.

Un salut non formel va aux femmes et aux hommes, enfermés ici à la Dozza⁹.

Ce salut est à étendre aux détenus qui sont enfermés dans les quartiers d'isolement (ils ont proliféré ces derniers temps), aux détenus qui subissent une peine inhumaine comme celle de la perpétuité et, enfin, aux détenus malades. Et ici nous ne pouvons pas ne pas rappeler avec émotion et préoccupation : Prospero Gallinari, Salvatore Ricciardi, Salvatore Cirincione, la camarade Silvia Baraldini et tant d'autres qui vivent, outre la prison, des maladies dévastatrices.

Camarades, dans l'histoire du mouvement ouvrier de tout ce siècle, le PCI, a toujours agité le drapeau du vieux camarade Terracini qui, sous le régime fasciste, fut le dirigeant qui purgea 18 ans de détention. Sous

9 – Prison de Bologne [NDT].

le régime « démocratique » né avec la résistance, Paolo Maurizio Ferrari, communiste et militant des Brigades Rouges, aura purgé vingt ans de prison ce prochain mois de mai, et aussi les frères Abatangelo, Giovanni Gentile Schiavone, Maria Pia Vianale. Des dizaines et dizaines d'autres communistes sont en prison depuis plus de quinze ans. Ce sont les données. Ceci est le dur prix à payer à la propre cohérence de communistes. Il n'y a pas la discontinuité plaisante tant vantée... La répression continue à fonctionner avec une parfaite continuité !

La continuité des prisons spéciales où sont enfermés avec le traitement des temps d'urgence, des dizaines de camarades. Ce sont ceux dont on ne parle jamais, même entre nous et qui se taisent et ne demandent rien. Ce sont les camarades qui par pures convictions politiques, ont fait de leur vie un militantisme granitique, dans les conditions les plus difficiles que l'on puisse imaginer. Dans les années passées, grâce à l'urgence, nombreuses ont été les fortunes politiques ainsi qu'économiques qui se sont faites sur le dos des camarades. Dans des temps plus récents, à défaut des raisons qui l'avait généré, des écrivains d'un certain type n'ont pas renoncé à s'engraisser et ont créé de fausses urgences. Il suffit de se rappeler les livres des Flamigni, des Cipriani, etc. où tout en soutenant des thèses complotistes chères au vieux PCI, ils violent leur intelligence (mais en ont-ils ?) sans se sentir ridicules. Nous discutons donc de cette période, en ayant présents les coûts humains qu'elle a eus et les difficultés de ceux qui ont osé de façon autonome l'escalade pour le communisme.

Une nouvelle fois, je suis invité à une initiative du mouvement en tant que témoin d'une longue période de lutte qui a souvent mis au centre aussi les problèmes de la prison.

Je reste toujours dans l'idée qu'une reconstruction historique et politique de nos histoires doit nécessairement avoir un caractère collectif. Même si désormais les contributions sont nombreuses, pour que cette reconstruction puisse être achevée, il est indispensable que tous les camarades soient sortis des prisons et les exilés rentrés. Ceci parce que,

entre les plis de cette histoire, il peut y avoir des tuiles de nature judiciaires : la dernière arrestation sur le cas Moro a eu lieu il y a quelques mois.

Chaque fois que j'ai affronté publiquement les problèmes de la prison, j'ai toujours divisé en deux phases ces événements. Une première phase qui commence avec mon arrestation et va jusqu'en 1977 et une seconde phase, celle des prisons spéciales qui est toujours en cours.

Je suis fortement lié à cette histoire, celle du mouvement des « damnés de la terre », que je juge exemplaire du point de vue d'une lutte de masse, de l'acquisition d'une forte dignité collective de milliers de détenus, et de la croissance d'une identité politique qui a impliqué des centaines de personnes, quelques-unes d'entre elles, avec le temps, ont assumé des rôles de responsabilité politique à l'intérieur du mouvement révolutionnaire.

J'y suis lié aussi par une veille culture que je suis en train de raviver en dehors des prisons dans ces années de semi-liberté infinie...

Cette époque de lutte eut d'incroyables résultats que l'on devrait se rappeler, ou mieux, les analyser. Pour tous, je veux rappeler la force de ce mouvement qui sut créer, à l'intérieur des plus grandes prisons, un véritable et propre « territoire libéré » qui géra d'une manière révolutionnaire, mettant à l'ordre du jour le lien politique avec le mouvement externe, l'étude, la croissance politique de la masse des détenus et des individus. On créa un très fort sens de la solidarité, afin de préparer le saut qualitatif qui pour beaucoup signifie la libération pratique à travers des évasions individuelles et de masse qui, en ces années, furent nombreuses et sensationnelles.

Certains de ceux qui se sont échappés, ne retournèrent pas aux veilles activités extra-légales, mais allèrent grossir les rangs du mouvement révolutionnaire, portant une contribution avec courage, cohérence et toute la richesse acquise dans les luttes de ces années. Pour tous, je veux

rappeler Martino Zicchitella, qui paya de sa vie sa cohérence, durant une action des Noyaux Armés Prolétaires (Nuclei Armati Proletari).

Très souvent, quelques camarades m'ont demandé comment pouvoir faire une intervention aujourd'hui dans les prisons. J'ai dit et je répète que la réponse nous vient de ces lointaines expériences. Le mouvement des « damnés » pourrait décoller si les conditions favorables étaient réunies. En attendant, celles-ci en prison sont plus proches du Moyen Âge que de nos jours et donc plus proches du point de rupture. Mais, la chose la plus importante est le changement de la composition sociale dans la prison. L'irruption de figures prolétarisées, avec peut-être des expériences fugaces dans le monde du travail, ou qui en vivaient la problématique en famille, fit faire un saut qualitatif dans la manière de traiter d'énormes problèmes que la prison posait jour après jour. Ce ne fut pas simple, de convaincre rapidement tout le monde de la nécessité d'une lutte collective, là où il y avait des individualités très fortes, dans une situation dans laquelle c'était justement la résistance isolée la culture la plus appréciée.

Un autre aspect, le plus important, est que dans la même période en dehors de la prison, un puissant mouvement de masse s'est formé, surtout de la jeunesse, pour la première fois en dehors du contrôle des partis, au contraire contre les partis et contre tous les types d'autoritarisme. Un mouvement qui pourrait vivre longtemps grâce à la soudure qui se fit entre monde de l'école et monde du travail. Les références idéales de l'époque étaient le Che, les guerres de libération du tiers-monde, la révolution culturelle chinoise, la lutte des noirs américains contre la discrimination raciale et surtout, la lutte du peuple vietnamien.

Thématiques qui eurent une grosse influence aussi parmi les détenus qui commençaient, en étroit contact avec ce mouvement, à former et construire leur conscience politique.

À Irene Invernizzi, une militante de Lotta Continua qui avec cette organisation eut un rôle essentiel pour la formation politique des déte-

nus, nous écrivions en 1971 que « la prison peut être définie comme le miroir de la société qui la contient et les prisonniers comme son image ».

Cette définition ouvre le fameux livre *La prison comme école de révolution* qui eut à l'époque un gros succès à l'intérieur et en dehors et qui devrait être lus par les camarades « mouillés ». Merci à cette camarade, et à son organisation où, pour la première fois, fut donnée la parole aux détenus.

Si la prison est donc le miroir de la société, on comprend pourquoi aujourd'hui malgré les conditions de surpeuplement qui rendent invivable le quotidien, un mouvement ne décolle pas. Les mutations ont été profondes : 15-20 pour cent de la population des détenus est formée d'extra-communautaires, c'est à dire de personnes venant de cultures diverses et, comme dehors, elles entrent souvent en contradiction, en collision et il vient à manquer un support faisant autorité que seuls les camarades pourraient apporter. Puis la drogue, la toxicodépendance, un pourcentage très élevé qui pour survivre a également provoqué des dégâts incurables qui ont certainement facilité le fait que, comme dehors, les forces et les consciences soient engourdies, ce qui a déterminé aussi un double contrôle.

La composition des détenus est donc profondément modifiée et ainsi la force et la présence du mouvement ; c'est seulement quand celui-ci redeviendra protagoniste dans la vie sociale qu'on pourra recréer des conditions, car on peut intervenir aussi dans les prisons.

En revenant un instant sur ces années-là, sur les liens désormais solides créés entre les mouvements externes et internes, sur le climat et le débat de ces années-là, je me souviens qu'à l'extérieur des prisons, une série d'avant-gardes avaient mis à l'ordre du jour la question de la lutte armée et la manière de la développer. Nous, dans les prisons en tant que personne ordinaire nous ne nous sommes pas sentis exclus, au contraire... Après quelques épisodes : le massacre dans la prison d'Alessandria, l'assassinat de Venanzio Marchetti par les agents de la

pénitenciaire pendant un soulèvement, la fusillade contre les prisonniers à la Marate de Florence, presque toute l'avant-garde de la prison a desserré le lien avec Lotta Continua, qui pendant des années avait eu un rapport privilégié avec les prisonniers, et redirigé ses sympathies vers organisations armées, ce qui en ce qui nous concerne posait aussi le problème de la rédemption totale et de la démolition des prisons. Plus personne ne croyait à une prison humanisée, réformée.

De plus, grande était l'influence des premiers militants arrêtés de ces organisations ; ils entraient en contact direct avec nous et nous rapportaient le niveau du débat qui existait au sein du mouvement. C'est ainsi qu'a eu lieu une soudure idéologique, politique et pratique qui allait durer de nombreuses années. Naturellement, grâce aussi à l'action des NAP, qui s'étaient organisés pour défendre les luttes des prisonniers. Cette soudure inquiéta fortement la direction du ministère de la Justice, qui commença par créer quelques quartiers d'isolement pour individus et petits groupes à Porto Azzurro, Alghero, Favignana et dans quelques autres prisons et, en 1977, dans le plus grand secret, créa cinq prisons spéciales.

Il serait toutefois peu généreux à l'égard de tant d'avant-gardes carcérales de prétendre que leur choix de la lutte armée n'a été dicté que par l'influence des militants des organisations armées. Ces avant-gardes, rappelons-le, avaient leur propre particularité : elles se sont formées au fil des ans dans le feu des révoltes, elles ont souvent subi des répressions indescriptibles et leur militantisme, leur formation, s'est déroulé entièrement « aux mains de l'ennemi », au sein de l'institution la plus fermée et la plus « jalouse » de la bourgeoisie. L'adhésion était également dictée par une réflexion politique : seule la révolution pouvait donner, peut donner, la vraie liberté. Cela s'applique évidemment à tout le monde, mais pour un prisonnier, le mot liberté a mille significations de plus.

Ces camarades ont donc pris cette responsabilité non seulement pour tenter une sorte de rédemption personnelle, mais pour entraîner tous

les autres, pour transformer cette masse « délinquante » en une véritable strate de classe.

Tous les soulèvements prolétariens historiques, au plus fort de leur développement, ont agrégé de multiples figures extérieures à la classe : même la petite et moyenne bourgeoisie. Cela s'est également produit dans les années 1970. Puis, régulièrement, lorsque la crise a explosé, chacun est rentré dans les rangs... la petite et moyenne bourgeoisie au sein de sa propre classe. Ceux qui n'ont pas ce genre de choix sont les prolétaires et.... les incarcérés.

Comme je le disais, en 1977, cinq prisons spéciales ont été créées, avec des caractéristiques hautement destructives et un isolement absolu.

La gestion de ces prisons passait, pour la première fois, sous la dépendance directe de l'exécutif, c'est-à-dire du gouvernement, et le contrôle externe était confié aux carabinieri.

Les objectifs de cette révolution du système pénitentiaire étaient multiples : d'une part, il s'agissait de redonner confiance à la direction et aux gardiens de prison, éprouvés et découragés par une lutte de dix ans qui les avait vus sur la défensive ; d'autre part, il s'agissait d'isoler les militants des organisations armées et les avant-gardes de la lutte de la masse des prisonniers et d'envoyer un message précis au mouvement extérieur.

Les mois qui ont suivi l'institution des prisons spéciales ont été difficiles, également parce qu'à l'extérieur, les NAP avaient terminé leur parcours et ceux qui sont restés ont rejoint d'autres organisations combattantes et celles-ci, si je me souviens bien, ont commencé à subir d'importantes pertes en termes de profondeur politique et de nombre. Un moment de faiblesse dont l'ennemi a profité, déployant sa force sur les prisonniers. Malgré cette phase très dure, il n'y a pas eu de défection de la part des prisonniers qui, au contraire, se sont réorganisés par la suite, se dotant des structures nécessaires à leur survie politique et physique.

Une nouvelle saison de luttes a commencé, qui au début étaient particulièrement difficiles, parce qu'elles se faisaient en petits groupes. Parfois, elles ressemblaient à des luttes désespérées. Mais grâce à la contribution de l'Organisation communiste combattante (OCC) et de l'ensemble du mouvement, les prisonniers ont réussi à regagner l'espace vital et à maintenir le corps des prisonniers compact et solide.

Je tiens à souligner que pendant de longues années, malgré la dureté de la répression, le groupe des prisonniers est resté compact et uni, et cette solidité morale a donné beaucoup de confiance dans l'avenir et donc dans le dépassement des crises cycliques.

Les espaces politiques étaient évidemment privilégiés par rapport à tout le reste, et je crois que le rôle et l'influence des prisonniers sur le sort du mouvement révolutionnaire pesaient lourd, pour le meilleur et pour le pire.

Il faut aussi admettre qu'il n'y a pas toujours eu beaucoup d'équilibre, il y a eu des excès de subjectivisme qui, à la longue, ont usé les prisonniers. À certains moments, il aurait été nécessaire de conserver la force, de donner moins de place à la subjectivité. Ce n'est un secret pour personne que les cadres les plus préparés étaient en prison et que leur influence politique était très forte, en raison des élaborations théoriques qui étaient souvent pensées et expérimentées par les prisonniers eux-mêmes.

Certes, de nombreuses erreurs de subjectivisme et de sectarisme, malédiction historique de la gauche, ont été commises, et cette dernière a contribué, à terme, à l'effilochement du mouvement révolutionnaire.

Mais cela ne doit être une excuse pour personne, surtout pour ceux qui, en difficulté dans les prisons, ont brisé la solidarité, éludé les contradictions et choisi le dialogue avec les juges et autres.

Zones homogènes... dissociation... sont des termes incompréhensibles ou vagues pour certains, et il est peut-être bon de préciser que derrière ces mots, la qualité matérielle de notre vie de prisonnier a changé. Pour

ceux qui ont fait un choix différent du nôtre, leur vie quotidienne a été changée, ils ont été récompensés par un traitement de prisonniers-hôtes, après une déclaration publique d'abjuration publiée presque toujours dans *Il Manifesto* qui, rappelons-le, non seulement se prêtait, mais soutenait la création de zones homogènes et donc la dissociation ; une position bizarre pour celui qui occupe le marché éditorial en tant que « journal communiste ». C'était une sorte d'accordéon obscène : à mesure que leurs espaces s'élargissaient, les nôtres se refermaient. Les exemples sont nombreux, et il n'est pas inutile d'en mentionner quelques-uns ici. Les zones homogènes ont été formées dans les prisons appropriées, pas trop loin des lieux de résidence pour faciliter les choses aux membres de la famille, mais en tenant compte des besoins de la nouvelle politique. Rebibbia¹⁰ était idéale de ce point de vue, on pouvait même se présenter au parlement et en sortir en tant qu'honorable député... Nos compagnes, nos familles, en revanche, devaient continuer à parcourir les 2000 kilomètres habituels pour une heure de parler, avec des vitres de séparation. De plus, ils devaient souvent se déshabiller et subir des fouilles humiliantes. Lorsque les partisans des zones homogènes et des zones dissociées ont reçu des ordinateurs, pour se tenir au courant des nouvelles technologies, tous nos livres ont été emportés. Nous ne pouvions en garder que trois à la fois et je me souviens encore de mon indécision quant à savoir s'il fallait privilégier le dictionnaire ou un texte qui m'intéressait particulièrement. Lorsque ceux qui se trouvaient dans les zones homogènes ont eu plus d'espace pour se socialiser avec le monde extérieur, pour nous la censure du courrier est devenue plus féroce et plus féroce encore l'application de l'article 90, qui suspendait tous les droits constitutionnels du prisonnier.

Camarades, pendant deux bonnes années, j'ai eu la chance de partager toutes mes journées, sans interruption, avec trois autres prisonniers. Toujours les mêmes. Il faut être très bien armé pour résister à de telles

10 – Prison de Rome [NDT].

conditions et ne pas perdre la tête. Il y a eu des passages d'une telle férocité que, par orgueil, par modestie, je n'en ai même pas parlé à Severina, la compagne avec qui j'ai partagé tout cela.

Les zones homogènes, les dissociés, ont fait plus de dégâts que les traîtres, car ils ont brisé la solidarité politique et semé la méfiance non seulement parmi l'ensemble des prisonniers, mais aussi au sein de la classe.

À cet égard, je voudrais vous lire un extrait d'un document qui a récemment traité des problèmes des exilés :

Les dégâts sociaux produits par les repentis sont circonscrits, se limitant à démanteler une organisation clandestine et à pénaliser les membres qui la constituent. La désolidarisation, au contraire, est une mesure de plus grande portée sociale, dans la mesure où elle crée un précédent idéologique, produit de la désaffection et du découragement, non pas dans les rangs d'une organisation spécifique, mais à l'intérieur des mouvements sociaux en général. La dissociation vise donc un très grand nombre d'individus et est potentiellement plus dangereuse en ce qu'elle dépasse la simple défaite militaire. La repentance adopte le langage des militaires, tandis que la dissociation puise dans le vocabulaire communicatif de la société civile.

Ceux qui ont pris de la distance avec leur passé ont, le plus souvent, eu l'occasion de reprendre ou de commencer une profession. Leur « autocritique » prend de l'importance non pas parce qu'elle a mûri dans les profondeurs des convictions personnelles, mais parce qu'elle se prête à être reproduite et transmise à d'autres individus et groupes. Les dissociés sont invités à agir en tant que témoins d'une défaite générationnelle, à promouvoir une mémoire de la défaite qui ne s'épuise pas dans le passé et le présent, mais qui conserve également un impact significatif par rapport à l'avenir. Il est un fait que, pour ceux qui ont été impliqués dans les processus politiques, la désolidarisation a également signifié la réintégration et souvent le travail. Beaucoup d'autres ont dû émigrer. Parmi les premiers, le statut public des dissociés s'est incarné

dans des messages et des appels clairs et sans équivoque lancés depuis les pages des journaux ou les écrans de télévision.

Pour ceux qui voudraient en savoir plus sur l'histoire et le rôle de la dissociation, je recommande le livre *Il proletariato non si pentito*, Maj Editore, où vous trouverez toute la documentation de ces années sur le problème.

Bien sûr, je suis d'accord avec ce que le camarade a écrit. Je ne comprends donc pas la superficialité des secteurs de ce mouvement qui donnent de la crédibilité à ceux qui, au lieu de démontrer leur propre cohérence, se sont enfuis et cherchent maintenant à se reposer comme un sujet politique « renouvelé ». Même les démocrates-chrétiens ne sont plus autorisés à se « recycler ».

Je pense que la cohérence est essentielle pour les communistes, et par cohérence j'entends aussi le fait de toujours défendre sa propre classe. Sinon, non seulement nous perdons notre crédibilité, mais nous faisons reculer les mouvements, et nous savons combien il est difficile de s'en remettre.

Je me souviens quand les communistes, dans les salles d'audience, revendiquaient leur militantisme ou que les camarades des Brigades rouges revendiquaient leur appartenance à l'organisation et toutes les actions qu'elles menaient. C'était la fierté d'appartenir à un parti ou à une organisation qui portait le projet le plus élevé : la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Aujourd'hui, en prison, il nous reste ceux qui se sont « sali les mains », les prolétaires. Les professeurs, les enfants de la bourgeoisie et de la petite-bourgeoisie, les néo-parents, après avoir suivi des cours accélérés dans ces zones homogènes, ont repris leur place dans la « société ».

Il nous reste deux problèmes, parmi d'autres : la reconstitution de notre mémoire et le retissage du fil rouge de la solidarité de classe avec des contributions plus substantielles que celles que je peux apporter, et

le sort des prisonniers politiques et des exilés. En outre, le problème urgent des prisonniers dans un état de santé grave : Prospero Gallinari, Salvatore Ricciardi, Salvatore Cirincione, Silvia Baraldini et d'autres...

Deux problèmes qui doivent être développés ensemble, même si l'état de santé des camarades nous impose un délai serré si nous voulons leur donner la possibilité de survivre à la détention.

Prospero n'a jamais voulu, en raison de ses convictions et de sa cohérence personnelle, donner la priorité à sa maladie pour résoudre son cas personnel. C'est nous, les camarades, qui avons fait pression sur son avocat pour qu'il demande un report de sa peine, ce qui a été rejeté deux fois. Comme vous le savez, Prospero a subi une opération du cœur et a trois pontages. Il y a quelques jours, il a été hospitalisé pour une attaque et, selon les différents médecins qui l'ont examiné, chaque crise pourrait être la dernière.

Il faut savoir que le régime fasciste libère Gramsci en octobre 1934 pour qu'il puisse se faire soigner. Gramsci meurt environ deux ans plus tard, en avril 1937. Mais nous sommes tous d'accord pour dire que le fascisme est le meurtrier de Gramsci. Nous sommes tous d'accord pour dire que ce pouvoir chrétien-démocrate (et autres) tue notre camarade.

Je pense donc que toutes les initiatives possibles doivent être prises pour exiger la libération de Prospero et des autres camarades gravement malades et pour éviter que ne tombe un voile de silence qui serait fatal.

Encore une considération personnelle.

Lorsque je suis sorti de prison, ce mouvement m'a en quelque sorte adopté. Je vous en suis reconnaissant. J'ai trouvé du soutien, de l'humanité et de la chaleur.

J'ai fait un effort pour vous comprendre et souvent vous avez fait le même effort. Bien sûr, pour la plupart d'entre nous, nous avons des expériences différentes, mais c'est uniquement parce que j'ai vécu des vies politiques différentes. Ce que j'apprécie chez vous, c'est que vous

avez vécu l'un des moments les plus difficiles de l'histoire du mouvement. C'est ce que nous vous avons laissé. Mais ne soyez pas naïfs, malgré les échecs, il reste l'exemple, le nôtre, d'une génération qui a osé.

J'espère que ces travaux dans lesquels nous sommes engagés pourront vous apporter les éléments de connaissance utiles à la compréhension des lumières et des ombres produites. Personnellement, je continue à croire que ce que Lénine a écrit dans *Que faire ?*

Un petit groupe compact, nous marchons sur une route raide et difficile, en nous tenant fermement par la main. Nous sommes de tous côtés entourés d'ennemis et devons presque toujours marcher sous leur feu. Nous nous sommes unis, en vertu d'une décision librement prise, précisément pour combattre nos ennemis et ne pas glisser dans le bourbier voisin.

C'est ce que Lénine a écrit...

Pour ce faire, nous avons besoin de points fixes : la garde jalouse de la mémoire, le dépassement des contradictions qui peuvent parfois avoir une certaine validité, mais qui sont au contraire insensées dans une situation comme la nôtre. La politique pratiquée avec un sens constructif et agrégatif. De plus près, les centres sociaux ont peut-être satisfait de nombreux besoins, mais ils risquent de devenir une sorte de réserve. Au contraire, nous devons abattre tous les murs, y compris celui de notre cerveau. Il est essentiel, aujourd'hui plus que jamais, de se mêler aux gens et à tous leurs problèmes.

Sante Notarnicola

[traduction BS pour *Temps critiques*]

LA NOSTALGIA E LA MEMORIA (EXTRAIT)¹¹

Parfois
j'aimerais parcourir à nouveau
les rues de mon quartier
et j'aimerais retrouver
cette génération
qui s'est formée
avec le testament de Julius Fucik¹²
celui qui sous la potence
écrivit à nous et pour nous.

La génération
qui manifestait en rangs serrés
pour consoler papa Cervi¹³
et pour se consoler.

11 – Extrait de *La nostalgia e la memoria*, PGreco Edizioni, Milano, 2019. Ce titre a été interprété par le groupe Assalti Frontali dans l'album *Terra di nessuno* (1992) [NDT].

12 – Julius Fucik, symbole de la résistance contre les nazis, écrivit *Écrit sous la potence* en prison avant d'être exécuté par les nazis en 1943, c'était une des lectures « obligatoire » pour les jeunes militants du PCI [NDT].

13 – Alcide Cervi est une figure légendaire de la Résistance italienne, ses 7 fils participaient à ces mêmes actions et furent fusillés par les fascistes en 1943, Cervi fut surnommé « papa Cervi ». Décédé en mars 1970, une course cycliste, se déroulant chaque 1^{er} mai, lui rend hommage depuis 1971 : le *Trophée Papà Cervi, Coupe du 1^{er} mai*. Un film — sorti en 1968 après avoir longtemps été bloqué par la censure italienne — est consacré aux derniers jours de cette fratrie : *I sette fratelli Cervi* (les sept frères Cervi) [NDT].

Cette génération
qui désarmée
a recueilli le drapeau de la Résistance
avant que la bourgeoisie
ne l'agite de manière obscène.

Je voudrais me retrouver
avec les ouvriers pourchassés
par Scelba et Valetta
ceux de l'Officina Stella Rossa¹⁴
les licenciés qui surent tenir.
Je voudrais me souvenir ici
des années cinquante
toutes une par une
jour après jour.

Rappeler les tourments
rappeler la faim
rappeler le froid,
le charbon
acheté par cinq kilos

14 – Officina Stella Rossa (atelier Étoile rouge) est le nom, rebaptisé par les ouvriers de Fiat, de l'atelier O.S.R. (Officina Sussidiaria Ricambi) de l'une des usines Fiat de Turin où la direction confina tous les gêneurs avant de les licencier [NDT].

et la cabane avec les pâtes trop cuites
et rien d'autre.

Puis les affrontements
juillet 60
et les gars violents
de la Piazza Statuto
avec des pavés dans les mains.

Je voudrais parcourir à nouveau
toute la via Cuneo
traverser la Stura, la Dora
et tout mon quartier
Je voudrais voir
une fois de plus
la vieille maison
avec les toilettes sur la coursive

Retrouver un instant seulement
mes vingt ans
avec celui qui pour la première fois
m'a appelé *terrone*
et m'a ensuite appris
que faire le jaune
était le plus grand crime.

Enfin, je voudrais me pencher
absorbé
par la liste angoissante
de ceux qui ne sont plus là
et je voudrais me cacher
dans la via Chiusella
la plus laide des rues
de mon quartier.

Me souvenir aussi des adieux
violents et féroces, de la colère.

Mais aussi
retrouver mes racines
dans ce quartier
plat comme l'âme
aussi vaste que l'orgueil
aimé et vécu
par cette génération
la plus malheureuse
la plus dure
la plus chère.

Sante Notarnicola

[traduction EP pour *Temps critiques*]

Temps critiques n° 20

(Automne 2020)



L'État sous ses deux formes nation et réseau /
Jacques GUIGOU

État et « société civile » / Jacques WAJNSZTEJN

Activité critique et intervention politique /
GZAVIER, JULIEN et GRÉGOIRE

Révolution et émancipation sont-elles encore
pensables aujourd'hui ? / Sophie WAHNICH

De quelques rapports entre le Coronavirus et l'État /
TEMPS CRITIQUES

La crise sanitaire et son économie II /
TEMPS CRITIQUES